

TERRE ET CIEL : ÉTUDE SOCIOLOGIQUE D'ESPACES-TEMPS SPORTIFS MARGINAUX

Florian Lebreton, Stéphane Héas, Dominique Bodin, Luc Robène, Ali Aït Abdelmalek

ERES | « Espaces et sociétés »

2008/1 n° 132-133 | pages 209 à 222

ISSN 0014-0481

ISBN 2749209159

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2008-1-page-209.htm>

Pour citer cet article :

Florian Lebreton *et al.*, « Terre et ciel : étude sociologique d'espaces-temps sportifs marginaux », *Espaces et sociétés* 2008/1 (n° 132-133), p. 209-222.
DOI 10.3917/esp.132.0209

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Terre et ciel : étude sociologique d'espaces-temps sportifs marginaux

Florian Lebreton
Stéphane Héas
Dominique Bodin
Luc Robène
Ali Aït Abdelmalek

Au cours des années 1990, des pratiques physiques, dont le *skate board* et le *roller*, ont modifié l'utilisation de la ville. Les espaces publics y sont détournés de leurs usages et investis comme de véritables lieux d'appropriation.

Florian Lebreton, doctorant en sociologie, université européenne de Bretagne, LARES-LAS, EA 22 41,

florian.lebreton@etudiant.uhb.fr;

Stéphane Héas, maître de conférences habilité en sociologie, université européenne de Bretagne, LARES-LAS, EA 22 41

stephane.heas@univ-rennes2.fr

Dominique Bodin, maître de conférences habilité en sociologie, université européenne de Bretagne, LARES-LAS, EA 22 41

dominique.bodin@univ-rennes2.fr

Luc Robène, maître de conférences habilité en histoire, université européenne de Bretagne, LARES-LAS, EA 22 41

luc.robene@univ-rennes2.fr

Ali Aït Abdelmalek, professeur de sociologie, université européenne de Bretagne, directeur du LADEC-LAS, EA 22 41

ali.aitabdelmalek@univ-rennes2.fr

tions intimes. L'activité motrice prend alors forme et sens dans les interstices de l'espace urbain en une multiplication de lieux de « reliances » (Pellegrino, 2003, p. 219). Nous tentons ici de mieux comprendre deux de ces pratiques : le *BASE jump* – acronyme de *Buildings Antenna Spam Earth*¹, qui consiste à se laisser tomber/sauter en parachute d'un édifice naturel ou artificiel et urbain – et la spéléologie urbaine dans les catacombes et autres souterrains urbains. L'espace urbain devient le terrain d'expériences à la fois risquées, parce que la mort est un horizon possible, et en marge des fédérations de tutelle. Après la présentation des activités physiques comme outils de réflexion sociologique, nous abordons la prise de distance avec le quotidien, la construction d'un temps spécifique, l'importance du silence et enfin l'analyse des vertiges comme autant de révélateurs de ces anthropologies corporelles.

LES PRATIQUES PHYSIQUES ET SPORTIVES COMME FOCALES

Ces pratiques physiques atypiques exercées en dehors des temps sociaux consacrés aux activités habituelles et des espaces traditionnels mobilisent le corps comme « inducteur inlassable d'imaginaires » (Le Breton, 1990, p. 9). Les observations directes et participantes rendent compte du lien qui se crée entre les pratiquants, malgré leurs différences. L'espace urbain pour ces groupes restreints est la transformation de l'espace vierge d'humains (les souterrains, le vide) en un espace exploré, pratiqué et donc conquis. Les enquêtés n'obéissent pas strictement aux règles et codifications des Fédérations françaises de spéléologie ou de parachutisme. Le caractère ludique est, ici, au centre de ces actions.

Méthode et terrains

Ces mouvements corporels convoquent une réflexion sur la « verticalité » et plus largement les conduites ludiques de vertige (Lebreton et Héas, 2007a et b). Neuf expériences de *BASE jumpers* parisiens ont été collectées directement en dehors des *chats* continuels sur l'Internet suivant les recommandations méthodologiques synthétisées ailleurs (Poutrain et Héas, 2003). Un groupe régulier de cinq spéléologues urbains a été observé, côtoyé et interviewé sur Paris. La fréquence de leur pratique oscille entre une ou deux sorties par semaine, à raison de cinq à dix heures par sortie dans près de 300 kilomètres de carrières, galeries, catacombes sous Paris (essentiellement dans les 13^e, 14^e et 16^e arrondissements où les vestiges historiques sont nombreux).

1. Respectivement : immeubles, antennes électriques, ponts et falaises naturelles.

Dans ces deux études, circonscrites, les premières approches s'effectuaient par l'intermédiaire des réseaux anonymes présents sur l'Internet pendant plusieurs mois, avec passation de questionnaires et d'entretiens *chats*, puis progressivement par téléphone. Dans ce premier temps, les pratiquants (tous masculins) se livraient sans le souci de la rencontre directe. Ensuite, des entretiens et des observations *in situ* ont été menés pour participer à la vie du groupe et tester nos hypothèses liées à la construction de l'espace vécu pour soi avec les autres.

Deux terrains, deux pratiques physiques différentes, qui se rapprochent sensiblement. En effet, la dialectique du haut et du bas est recherchée à chaque fois par la valorisation d'une chute réelle et symbolique qui témoigne de la volonté des pratiquant(e)s de s'extraire du monde quotidien. Le fil conducteur de ces recherches concerne la construction d'espace privé ou intime en interaction avec l'espace public, soit le triptyque individu-société-communauté.

Entre logiques de subjectivation et participation groupale

Ces activités corporelles sont *outsiders* (Becker, 1963 ; Elias et Scotson, 1997) car non instituées : minoritaires par les effectifs de pratiquants, par les formes extrêmes de mises en jeu du corps humain et, surtout, par leur rejet des pratiques institutionnalisées : elles paraissent étranges, si ce n'est étrangères, à un regard extérieur (Elias, selon Korte, 2004). Des « logiques de subjectivation » (Dubet, 1994) sont construites ici, à partir d'expériences variées où le désir d'être acteur de sa vie prend sens dans la compréhension d'un engagement fort dans ces pratiques urbaines. Ce type d'appropriation urbaine devient une sorte de territorialité interactionnelle où l'espace perçu et rêvé entre en relation avec la territorialité en situation. Ces pratiques sociales interrogent la possible requalification des espaces urbains, mais surtout, elles tendent à en personnaliser certains, à l'image de certaines appropriations urbaines dans le cadre de pratiques physiques ludiques².

Du bas et du haut : la plongée vers la Terre

Comment l'espace contribue-t-il à s'extraire ponctuellement des pesanteurs sociales ? Cette quête ultime s'articule autour d'une verticale. D'un côté, l'individu se sent libre du fait de son entrée par le bas, synonyme d'un engloutissement, d'une « descente aux enfers » (Jeu, 1977, p. 35) révélant un ensemble de symboles culturels liés aux entrailles de la terre. De l'autre, une

2. Comme dans le *street golf* : distinction spatiale et temporelle par rapport à la pratique *insider*, instituée.

entrée par le haut, renvoie à une sorte de « sacralité céleste » où l'exploit personnel est caractéristique d'un degré d'héroïsme « loin du banal, du prosaïque quotidien, au-dessus de l'ordinaire » (Jeu, 1977, p. 53). Que ce soit par le bas ou le haut, ou encore sous forme d'un « alpinisme à l'envers » (Jeu, 1977, p. 47), nos enquêtes traduisent la même recherche de fuite vers un élément qualifié de naturel, symbole de pureté et de bien-être, la terre, avec laquelle ils prennent le risque réel de la mort pour en sortir vivant et grandi par l'effort et le dépassement de soi dans un affrontement à ses propres limites.

Ces pratiques s'exercent au sein de la ville comme lieu de conquête traduisant une imagination individuelle et collective (Duvignaud, 1977). Ville productrice d'une culture particulière apparentée à certaines formes alternatives organisées en réseaux. « C'est dans cette liberté d'adhérer et de renoncer à une pratique instituée, mais aussi dans celle d'occuper le temps libre en marge des institutions qu'il faut également chercher la solution » (Griffet, 1997, p. 5). Ces pratiques corporelles servent d'« analyseurs » des mutations axiologiques, et réactualisent les critères, les signes et les images de l'espace des sports contemporains.

Donner un sens au lieu confère des qualités sociales attachées aux espaces dotés d'une signification. N'y a-t-il pas une relation subjective unissant l'espace vécu par les pratiquants et le temps accordé pour ce genre d'activité ? L'homme est relativement libre de s'exprimer au sein de l'espace qu'il a pu s'approprier et rendre signifiant pour lui (Aït Abdelmalek, 2005). Par contre, il demeure prisonnier du temps consacré à l'espace en question dans la mesure où toute position sociale nécessite une rupture avec le quotidien.

LE QUOTIDIEN COMME PESANTEUR SOCIALE

L'homme retravaille son existence par la *technique*, et notamment la mise en place d'autres rapports au temps qui deviennent, par là même, extraordinaires. Il mobilise des moments propres où la recherche de vertige comme « éternel désir de se dépasser » est la condition d'une certaine forme de bien-être, un moyen de ne pas se perdre soi-même et d'échapper aux « méandres sans issue [...] de la vie banale » (Jeu, 1977, p. 35).

Le poids exercé par les contraintes

Pour les *BASE jumpers*, le ciel (le « *gaze* ») est l'élément attractif, les spéléologues urbains, eux, recherchent la matière (pierre, terre) ; deux progressions, l'une ascendante, l'autre descendante, qui jouent avec l'air et la pesanteur terrestre. Pourtant, ces ressources limitées et ces contraintes géologiques ne sont pas soulignées par les pratiquants. Ils pointent surtout le poids exercé par le quotidien. Rythme infernal, déplacements sur les lieux de tra-

vail, routine, sont autant d'indicateurs de leur fatigue quotidienne. Les « horaires de fou au bureau » (entretien), la mobilisation sans faille pour la réussite d'un défi professionnel, le « lancement d'un produit », empiètent sur les *autres* temps, consacrés au développement de soi (loisirs, famille). Selon eux, l'activité professionnelle s'apparente à « une corvée car, quand on compare le plaisir procuré par certains loisirs et l'ennui au travail, ce dernier mérite vraiment l'appellation de corvée ! ». D'autres la considèrent comme étant une « obligation normale de notre société », mais qui permet parfois de « donner du sens » à leur vie. Par contre, le rythme imposé (qu'il soit apprécié ou pas) est vécu d'une manière contraignante alors même qu'une majorité des enquêtés exercent une activité professionnelle plaisante et enrichissante. En ce sens ces pratiques rassemblent des catégories sociales intermédiaires ou privilégiées, et non des personnes en difficulté professionnelle, matérielle ou conjugale par exemple :

« C'est quand même mieux que de rester 8 heures par jour devant la télé. Tu as le côté humain de travailler avec d'autres personnes et le côté de la réflexion en participant à des projets et toujours essayer de te tenir à jour des nouvelles techniques. Il faut un peu se creuser les méninges, j'en ai besoin » (*BASE jumper*, 27 ans, 550 sauts en parachute, 40 sauts *BASE*, technicien en électronique).

La rupture entre le statut du « monde du dessus » selon l'expression d'un enquêté (entendu comme l'ensemble des contraintes liées essentiellement aux statuts sociaux et aux positions sociales de la vie quotidienne) et celui du dessous est un trait marquant de leur réalité. Lors de la pratique, l'identité sociale laisse place au partage d'émotions et de sensations. Le statut est ainsi gommé durant un laps de temps à forte teneur symbolique.

L'ambiguïté du temps

La problématique du « temps » rappelle les rapports entre les usages quotidiens, notamment au travail, et ces pratiques plus exceptionnelles ; opposition entre corps actifs dans la logique dominante du salariat et les corps actifs de ces pratiquants en dehors de toute rétribution financière et souvent de toute reconnaissance sociale. Dès lors, le temps accordé au temps de travail est considéré comme contraignant, non pas le travail en lui-même. Au-delà d'une rentabilité temporelle optimale, le temps libéré est devenu le « temps majeur de l'existence », un nouveau « temps dominant » (Sue, 1994, p. 8) avec lequel les pratiquants souhaitent composer dans leur vie quotidienne.

Or, une véritable suspension du temps ordinaire est constatée sur le terrain. Pour les spéléologues urbains, la montre, en tant qu'objet symbolique du « monde du dessus » et du peu de temps accordé à soi par souci de rentabilisation, est un objet tabou. Le découpage du temps en périodes chronomé-

trées devient incongru. Tout repère spatio-temporel est remodelé, puis adapté : se sentir voguant au gré des couloirs sans contraintes apparentes, rappelle que finalement le temps ne passe pas, mais que l'être humain, lui, passe dans le temps³. *Exeunt* nyctémère, levers et couchers du soleil qui rythment notre quotidien.

Ce changement de rapport au temps, si souvent abordé par les spéléologues, rappelle l'engloutissement dans les éléments des « êtres en rupture de civilisation et sans titres [qui] errent dans la nature surnaturelle, dans ce *no man's land* du temps [...] en attendant le retour vers le monde de la société et ses obligations » (Jeu, 1977, p. 37). Les *BASE jumpers*, eux, évoquent leurs sensations au moment de la chute : véritable moment d'extase. Dès lors, la première rupture avec l'état antérieur (le quotidien) suppose une « déstabilisation » (Lapassade, 1990, p. 13) avec une modification de l'acuité visuelle et sensorielle qui transforme le saut en une expérience extraordinaire au temps suspendu :

« Le plaisir, ce sont ces quelques secondes qu'on va passer en chute, d'abord avec très peu de vitesse, et puis ensuite avec une vitesse de plus en plus importante avec l'air qui vient, qui souffle, qui nous permet de nous éloigner encore plus et de jouer, de prolonger le temps » (*BASE jumper*, 36 ans, 250 sauts *BASE*, officier militaire en reconversion).

Les pratiquants apprennent à gérer leurs sensations, à rendre le temps durable. Sans adhérer naïvement aux « discours des acteurs-eux-mêmes » (Latour, 2001, p. 48), leurs commentaires sont édifiants. Ils expliquent la différence entre les premiers sauts et les suivants où ils ont appris à écouter leur environnement, leur propre corps :

« On apprend au fil de l'expérience à *rallonger le temps* et à gérer chaque seconde comme une minute [...] Et puis au moment de l'ouverture d'une voile [...] le temps est tellement ralenti, on arrive dans une dimension très particulière qu'on partage avec les sportifs de haut niveau, c'est la dimension de l'accomplissement sportif. On est comme au ralenti et on profite pleinement d'un saut beaucoup plus longtemps quand on y est, que quand on regarde le saut après sur une vidéo par exemple où on se dit : mais comment c'est possible, tout s'est passé si vite et j'avais l'impression que c'était tellement long » (*BASE jumper*, 36 ans).

Le saut est vécu comme plus long que sa durée réelle : les secondes passent, une à une, presque lentement, dans un bruit ahurissant. L'attention extrême du sauteur focalisée sur le saut, la chute, le contrôle de la proximité du sol « arrête » le temps. Cette focalisation est considérée comme très agréable et participe largement au plaisir et à l'intensité de la pratique du *BASE jump*.

3. Comme l'individu enfermé 368 jours en souterrain (expérience *Underlab*).

La marginalité ambiguë de ces groupes

Cette spéléologie et cette forme de vol libre sont marginalisées par les tenants de l'orthodoxie sportive car elles correspondent à un détournement de la pratique fédérale quant aux lieux d'exercice et aux finalités. Les fédérations les considèrent largement comme une dérive. Ces pratiques rompent avec les sports contemporains qui privilégient la division des tâches, la rentabilité, le respect d'un *leader* désigné, etc. (Héas, 2007). Cette stigmatisation résulte de la pression morale et d'autres mécanismes d'exclusion exercés par l'institution, mais aussi et surtout par la caricature médiatique, notamment qui sur-présente le versant spectaculaire et tragique de la pratique souterraine. Les articles de presse la concernant révèlent un vocabulaire macabre, morbide, où des clandestins rôdent mystérieusement. Cet étiquetage à charge renforce le statut marginalisé des pratiquants (Becker, *op. cit.*).

Ces pratiques demeurent illégales. Le *BASE jump* constitue une violation de propriété puisque l'envol et l'atterrissage ont lieu, très souvent, sur des espaces privés, donc interdits d'accès au public comme le sommet de la tour Montparnasse. Cependant, ces « *spots* » *a priori* inviolables font office de trophées où l'individu gagne son « espace de liberté sur l'enfermement urbain » (entretien) à travers une activité centrée sur l'*Ilinx*. Il y a une rupture avec le conformisme des loisirs habituels, codifiés, réglementés et prophylactiques. Cette recherche du vertige par le jeu physique exprime d'autres phénomènes de *transe* (les *rave parties*). Les sauts urbains violant le droit de propriété, symbole du « monde du dessus », légitiment une logique d'appropriation sauvage et valorisent des états de corps et de conscience modifiés.

La spéléologie urbaine est illégale, en raison d'une fréquentation d'espaces non sécurisés, donc dangereux pour l'homme ; la notion d'espace public est employée pour définir les espaces souterrains « s'étendant sous l'emprise des voies publiques de la ville de Paris » (arrêté préfectoral du 2-11-1955). L'invisibilité des souterrains stigmatise les pratiquants devenant des occupants « clandestins ». Cet étiquetage les incite à s'organiser en « micro-société » du dessous prônant l'autonomie et un mode de communication et de fonctionnement spécifique... qui contribue encore à renforcer le côté secret de ces groupes.

Le secret comme culture

Ce secret relatif traduit la volonté de protection et de gestion de ces espaces de jeux. Cette organisation apparemment hermétique incite à faire ressortir les richesses intérieures, car il y a toujours un comportement secret du groupe vis-à-vis de l'extérieur (Simmel, 1996).

Le secret autour de ces « évasions » conforte l'expérience vécue. Ce sens caché à l'extérieur est pointé une fois la confiance acquise envers l'interlocuteur qui se prête au jeu :

« Il existe des coutumes propres aux habitués qui se sont développées avec le temps : des boîtes aux lettres particulières⁴, des salles où l'on est sûr de rencontrer des gens si l'on descend seul... où on peut passer la nuit à refaire le monde en partageant une bière » (spéléologue, 28 ans, cadre informatique).

Les pratiquants, détenteurs du « secret » des profondeurs, se comprennent et ressentent fortement cette appartenance au groupe. La communication avec l'*autre* (l'homme situé au-dessus, donc étranger au groupe) est taboue. Parmi les *BASE jumpers* l'apprentissage gestuel contribue à l'intégration de nouveaux pratiquants dans une « carrière déviante » (Becker, *op. cit.*, p. 75). Le repli sous forme de communauté fermée est puissant :

« Si on est prêt à être *BASE jumper*, c'est la communauté qui s'ouvre à nous. [...] On ne se déclare pas *BASE jumper* du jour au lendemain, on vient nous chercher et on dit : toi, tu as les compétences pour le devenir, on va te former, on va t'encadrer. Ça ne se fait qu'à cette condition » (*BASE jumper*, 29 ans, 250 sauts *BASE*, professeur de sport, conseiller animation sportive).

Ces expériences communes protègent les savoir-faire du groupe, caractéristiques de l'espace apprivoisé. Le fonctionnement en microsociété impose des rites d'intégration aux individus extérieurs :

« Ma première descente date de 1982, j'avais 18 ans. De fil en aiguille, tu rencontres d'autres personnes en dessous [...] quatre ans plus tard, un des bons moments de fierté personnelle car je tenais là mon premier plan d'accès et surtout, des souterrains. J'étais fier, je te le redis [...] ton premier plan est comme une délivrance, je veux dire tu peux enfin déambuler dans les recoins et ainsi accéder à certaines places secrètes, tu peux te dire que tu figures sur cette gigantesque toile d'araignée. Tu appartiens au groupe et tu te sens reconnu, (alors) ma vie de cataphile a pris forme et surtout, sens. La réception d'un plan est le passeport qui te permettra de t'épanouir par la suite » (spéléologue, 41 ans, ingénieur informatique).

La communauté se reconnaît dans « le monde du dessous ». Le double mécanisme d'intégration comporte un acte délibéré et rationnel d'un individu attiré par les valeurs et l'esprit d'un groupe particulier. Il est validé ensuite par la communauté qui accepte ou non de recevoir ce nouveau membre et qui reconnaît en lui un individu capable de partager ses idéaux et ses valeurs. C'est le fonctionnement habituel des « sociétés secrètes ». Nous pouvons, ainsi, cerner les usages sociaux et leurs répercussions individuelles.

4. Référence à la présence de nombreux *tracts* au sein des galeries souterraines, illustrant des sujets variés.

Vers l'*Homo ludens*

La prise en considération d'un espace-temps extraordinaire permet, ainsi, d'expliciter la trame qui conduit ces individus à la transposition du corps conditionné, vécu au quotidien, vers un corps en mouvement, sensible, où le dépassement de soi correspond à une maxime différente de l'antienne sportive : *citius, altius, fortius*, privilégiant la compétition entre humains à travers l'évaluation d'une performance, réglée et codifiée, mesurable quantitativement. Cette logique de subjectivation réelle et symbolique n'exclut pas l'influence majeure du groupe dans la réussite du jeu, bien au contraire. Car, « le corps redouble les signes de la distinction et s'affiche à la manière d'un faire-valoir » dans le sens où affirmer sa corporéité permet de se démarquer de la « collectivité ou de la division sociale » (Le Breton, *op. cit.*, p. 8). Ces territoires expérimentés individualisent davantage les espaces vécus par les acteurs et contribuent à un style de vie distinctif. Expériences propices à l'expression du sujet, à sa réflexivité et à la réalisation de soi.

Finalement, ces engagements physiques provoquent une rupture avec la banalité du quotidien et permettent l'accès au merveilleux. Car, « l'excès et la surabondance événementielle » du monde contemporain, sa « surmodernité » (Augé, 1992, p. 43), contribuent à diversifier les expériences humaines, par un éventail de jeux d'intériorité et l'exploration de *nouveaux mondes* (Balandier, 2004). Le dépaysement du quotidien se réalise par le rapprochement du lointain et une expérience corporelle/culturelle particulière.

LES SYMBOLES CORPORELS ET LE SENS

Les analyses anthropologiques et philosophiques de Gaston Bachelard (1947) permettent-elles aujourd'hui de comprendre les relations à la « nature », ici urbaine ? L'exercice d'une spéléologie dans les égouts parisiens ou la pratique du *BASE jump* du haut de tours parisiennes traduisent des relations à la matière particulières et surtout riches en significations : les imaginaires de la liberté et de l'envol ou bien encore le symbole des matières fécales pour la spéléologie (boyaux, salissures). Chuter, ramper, véhiculent traditionnellement une valeur négative et sont, parfois, considérés comme une faiblesse, un manque de maîtrise à un moment donné.

Entre aspiration à la pureté et descente dans les profondeurs glauques, les pratiquants effectuent la même expérience dans un souci d'épreuve pour conquérir un lieu dangereux, hostile, difficile : dominer les éléments, c'est se retrouver soi (Jeu, 1977). Cet affrontement aux limites, à la nature, constitue un moyen supplémentaire et exceptionnel de se construire, à travers le risque (calculé) de la mort et l'émotion (Jeu, 1975). Car l'« escalade » de l'immeuble n'est pas en soi délicate, seuls l'accès au toit et la chute le sont. Ce voyage dans l'au-delà du concevable (s'enterrer vivant, sauter dans le vide)

fait fonctionner l'imaginaire, dans la mesure où les sauts et les randonnées souterraines ne sont jamais identiques et engagent toujours l'individu qui s'y adonne.

Les gestes physiques spécifiques à ces exercices peuvent traduire une symbolique unissant le pratiquant à un environnement particulier. Celui-ci se construit ensuite son propre plaisir, alimenté par les images (photographies, films) produites par le groupe. Ce système de signes met en relation l'homme avec un univers de pratiques symbolisées qui, aux yeux des pratiquants, représentent un des attraits majeurs de ces descentes. Ces signes s'accompagnent de discours enthousiastes, même si la difficulté à exprimer ce qui est vécu effleure parfois. La parole se libère à propos de certains thèmes comme celui des profondeurs et des sommets.

Le silence des profondeurs géologiques et de la chute à l'air libre

La randonnée souterraine est une épreuve physique mais aussi culturelle où la présence de nombreux éléments géologiques est source d'imagination. Un spéléologue urbain déclare ressentir des émotions fortes « dès lors qu'il est au contact de la pierre ». Ce contact avec la pierre (sale, froide, humide) induit pourtant une forme de bien-être. Cette sensation se double d'une curiosité, d'une ouverture aux Autres par l'étude des couches souterraines (dites « strates ») et des personnes qui ont pu y travailler :

« Avec le temps, j'ai appris à aimer l'histoire de ces carrières, des gens qui y ont travaillé. Certains d'entre nous se sont équipés d'outils de carrier. Ils ont appris à reconnaître les pierres, les techniques de taille pour la travailler. Nous avons nettoyé, restauré des salles entières » (spéléologue, 41 ans).

Cette évolution lui permet de lier pratique sportive et culturelle en une seule et unique aventure ludique. Les souterrains semblent posséder un ensemble de représentations très différentes selon la sensibilité des pratiquants qui y déambulent. Les impressions sont explicitées sans trop de difficulté :

« Il y a une petite part d'inconnu... un petit côté magique dans le fait de progresser dans les galeries comme ça, dans un grand labyrinthe ; puis, y a un petit côté confiné, un petit côté protecteur... on se sent bien dans ces galeries : avancer de salle en salle » (spéléologue, 27 ans, photographe professionnel).

« C'est plutôt le règne de l'austérité, dans les cata c'est le dénuement complet. Y a rien, y a des pierres, y a de l'eau et des murs. C'est pas une prison parce qu'on est libre dedans ; c'est la liberté, mais c'est le dénuement total » (spéléologue, 32 ans, *designer*).

Le silence qui règne dans ces profondeurs est apparenté à l'expérience d'une démarche monacale. Pour tel pratiquant, ce silence le renvoie à son enfance et plus précisément à son histoire personnelle où il était impliqué dans des associations religieuses. Un silence pesant mais nécessaire dans un

contexte de fuite du quotidien par le bas. Moments apparentés aux retraites religieuses, ces éloignements momentanés des occupations habituelles permettent de se recueillir et penser à soi. Plus aucun élément perturbateur de l'extérieur ne doit venir entraver cette quête de bien-être corporel : le silence prend un sens profond de respect de soi et de la nature : une maîtrise de ses sensations internes et une attention ouverte à l'extérieur (Héas, 2004). La volonté de se dominer soi-même ressort très nettement des entretiens réalisés : « refuge » et « soupape » sont les termes employés par les pratiquants pour caractériser leur démarche souterraine. Un ensemble d'éléments qui contribuent à rendre la spéléologie urbaine très riche :

« Ça marque au même titre que pour aller en forêt ou aller se balader, il y a un côté découverte, y a un côté sauvage » (spéléologue, 27 ans).

« C'est comme si tu faisais une randonnée dans une ville ou dans une forêt ou dans des montagnes, peu importe, sauf que c'est un tout petit endroit où tu te retrouves essentiellement seul, seul avec toi-même, où tu retrouves absolument pas les repères que tu as habituellement comme le soleil, le ciel, un arbre, un feu rouge, n'importe quoi » (spéléologue, 38 ans, technicien de réseau informatique).

Cette richesse des symboles amène certains pratiquants à rebaptiser une place ou un endroit, selon leur propre sensibilité :

« La plage corse [site souterrain nommé ainsi parce qu'il rappelle les décors somptueux et idylliques de certains sites naturels corses], ce sont des empilements de pierres qui soutiennent le plafond (observant en même temps le décor comme un accompagnateur de musée) le plafond est très uni, on a des petites stalactites, très petites, mais des centaines sur certains endroits qui tombent du plafond, très fragiles, plein de concrétions et une eau sublime » (spéléologue, 38 ans).

Les exemples de la matière et du silence comme sources d'imagination symbolique sont une illustration des trajets individuels en matière d'appréciation d'un lieu et d'un temps extraordinaires, car le fait de braver ces éléments permet de s'enrichir en relation avec le lieu approvisé. Le labyrinthe est un lieu « qui se mérite ! ». Par un même renversement symbolique, se perdre devient un facteur positif : « ça fait partie du jeu de se faire peur ! ». De même, l'obscurité et l'étroitesse des espaces constituent autant de *challenges* personnels où les pratiquants se testent face à des éléments *a priori* repoussants ou négatifs. Ces caractéristiques de l'espace parcouru transportent le pratiquant dans un univers onirique où la frontière entre rêve et réalité est floue. Seule une lampe frontale guide les pas et fournit partiellement des informations sur la route à suivre. L'imagination est invitée à vagabonder au gré des ombres mouvantes. Ces perceptions se reflètent et changent le sens que l'individu leur donne.

À observer directement les individus se frayer un passage parmi les nombreuses fentes qu'il faut absolument passer afin de continuer la progression

dans le labyrinthe, ce jeu suppose un *panel* de gestes techniques à l'image des sports collectifs où le but est de pénétrer les « intervalles » (fentes) afin de se frayer un chemin dans la « défense » adverse. Cette comparaison avec un point tactique emprunté aux sports classiques montre que cette spéléologie est avant toute chose un effort physique mettant en mouvement un corps humain jusque-là réduit aux habitudes routinières. Certains cataphiles rappellent lucidement l'opposition avec le sport classique, compétitif et institutionnalisé :

« Pour nous, c'est différent de la spéléologie dite classique, donc classée en tant qu'activité physique et sportive. C'est plus un jeu ludique (*sic*) une sorte de jeu sportif en fait. Finalement, on s'éloigne du système classique des sports, avec les règles, les calendriers l'affrontement, la compétition, enfin je vais pas t'apprendre ce qu'est la définition du sport, mais bon, la cataphilie est avant tout un jeu où l'on se fait plaisir. Attention, ces plaisirs cachent parfois des aspects dangereux. Par exemple, même si on joue à se faire peur, on est tous conscients du caractère illégal et donc dangereux de nos descentes. Sans parler du risque que tu as de te perdre. Mais bon, ça encore ça fait partie du jeu... notre jeu est une gigantesque chasse au trésor, avec des découvertes surprenantes » (spéléologue, 41 ans).

Les vertiges en action

Le sommet est le point d'entrée de la symbolique qui caractérise le *BASE jump* urbain, mais aussi montagnard. La plongée sous terre, comme la chute en air libre, mobilise le vertige comme vecteur de sensations fortes qui bousculent les sensations habituelles de la vie quotidienne. L'air se raréfie parfois, la respiration accélérée ou au contraire fortement ralentie accentue ces expériences modifiées de conscience et de corps.

VERS DES SOURCES NOUVELLES D'IMAGINAIRES ?

Cette compréhension sociologique d'appropriations urbaines exige de prendre en compte les imaginaires corporels induits. « Le saut d'immeuble, même s'il n'a pas l'aspect merveilleux du saut de falaise, est une échappatoire formidable à la griserie urbaine. » C'est un moyen, pour ses pratiquants, de donner du sens, par le risque et l'extraordinaire, à un quotidien qui s'en trouve, parfois et pour certains, dépourvu. « Quand on fait de la vie collective ou individuelle la manifestation d'une activité qui ne se réalise que par son intériorisation, cela signifie que cette activité prend une forme chaque fois différente par et dans un espace » (Duvignaud, *op. cit.*, p. 128). L'espace urbain est ici appréhendé comme une source d'imaginaires, car en allant défier les lois de l'urbanité (espace social réglementé) les pratiquants se disent satisfaits de penser, d'agir et de ressentir d'une *autre* manière une ville

uniformisée. Car la ville, avec ses contraintes, conduit les hommes à agir sous la tutelle d'un « nous » représentant un espace clos. Ces pratiques se présentent, notamment, comme la recherche d'un nouvel espace où l'objectif est de quitter l'espace réglementé pour tenter de se créer un espace au cours du saut ou de la randonnée souterraine.

« Un espace de liberté gagné sur l'enfermement urbain (car) l'immeuble devient un immense promontoire offrant aux uniques *BASE jumpers* des parties inexploitées de cette ville constamment étriquée. Le fait de pouvoir sauter d'immeubles nous fait découvrir la troisième dimension de cet espace qui nous entoure, cet espace qu'avant notre premier saut nous considérons que comme plat » (*BASE jumper*, 36 ans).

Ces pratiques apportent, donc, de la profondeur à l'espace urbain actuel au sens propre comme au sens figuré. Ces actions contrebalancent le formatage spatial et proposent de véritables chemins de traverse :

« C'est trop facile, tout va bien droit sur deux rails, je pense qu'il est préférable de temps en temps de perdre l'aiguillage » (spéléologue, 41 ans).

Les enquêtés désirent se mettre, fût-ce temporairement, en apesanteur sociale. Ces expériences sociales procurent du sens à leurs actions sous terre ou dans les airs. Elles leur permettent de vivre plus intensément des moments, des temps de véritables désordres actifs qu'ils ne retrouveront pas ailleurs, enrichissant leur vie.

UNE OUVERTURE SUR L'INDIVIDU CONTEMPORAIN

Ces expériences, ces épreuves sociales participent à la « logique de subjectivation » (Dubet, *op. cit.*) de l'individu moderne. Les pratiques physiques (*BASE jump*, spéléologie urbaine) et d'autres comme le tatouage, les cicatrices, l'errance, la transe, etc., sont autant d'indicateurs de notre volonté à rendre compte de l'évolution de la *personne*. Les traits spécifiques de nos terrains d'enquête attestent de la multiplication des expériences humaines permettant aux acteurs sociaux de multiplier la circulation entre différentes sphères culturelles, entre différents statuts. La notion d'espace vécu abordée ici est, pour nous, une caractéristique essentielle qui montre que ces pratiquants s'organisent non plus à partir de normes d'action uniformisantes, mais autour du sens de leurs actes et l'expression d'actions physiques profondément sociales, et pourtant vécues comme des actions individuelles.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AÏT ABDELMALEK, A. 2005. *Territoire et profession : essai sociologique sur les formes de constructions identitaires modernes*, Bruxelles, Éditions EME & Inter Communications.
- AUGÉ, M. 1992. *Les non-lieux*, Paris, Le Seuil.
- BACHELARD, G. 1947. *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti.
- BALANDIER, G. 2004. *Civilisations et puissance*, Éditions de l'Aube.
- BECKER, H.S. 1985. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris, Métailié, (1^{re} édition 1963).
- DUBET, F. 1994. *Sociologie de l'expérience* Paris, Le Seuil.
- DUVIGNAUD, J. 1977. *Lieux et non lieux*, Paris, Galilée.
- ELIAS, N. ; SCOTSON, J. L., 1997. *Logiques de l'exclusion* Paris, Fayard (trad. de *The Established & the Outsiders*, 1965).
- GRIFFET, J. 1997. « Le double sens du sport », *Sociétés* n° 55, « Sociologie du sport », p. 5-13.
- HÉAS, S. 2004. *Anthropologie des relaxations : des moyens de loisirs, de soin et gestion personnelle ?*, Paris, L'Harmattan, coll. « Mouvement des sciences ».
- HÉAS, S. 2007. « Sports », dans M. Marzano (sous la dir. de), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF/Quadrige, janvier, p. 891-895.
- JEU, B. 1975. *Le sport, la mort, la violence*. Lille, Presses universitaires de Lille.
- JEU, B. 1977.(édition 1984). *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, Vigot.
- KORTE, H. 2004. « Le regard ethnologique de Norbert Elias » dans S. Chevalier et J.-M. Privat, *Norbert Elias et l'anthropologie « nous sommes tous si étranges... »*, Paris, CNRS Éditions, p. 29-33.
- LAPASSADE, G. 1990. *La transe*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- LATOUR, B. 2001. *L'espoir de Pandore ; pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte.
- LE BRETON, D. 1990. *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF.
- LEBRETON, F. ; HÉAS, S. 2007a. « La spéléologie urbaine. Une communauté secrète de cataphile », *Ethnologie française*, « Grande-Bretagne : Anthropology at home », avril-juin, p. 345-352.
- LEBRETON, F. ; HÉAS, S. 2007b. « Essai d'anthropologie de vertiges ludiques », *Anthropologie et sociétés* (en expertise).
- PELLEGRINO, P. 2003. *Le sens de l'espace*, tome 3, Paris, Economica.
- POUTRAIN, V. ; HÉAS, S. 2003. « Les méthodes d'enquête qualitative sur Internet », <http://ethnographiques.org>, novembre, 14 p.
- SIMMEL, G. 1996. *Secrets et sociétés secrètes*, Paris, Circé.
- SUE, R. 1994. *Temps et ordre social*, Paris, PUF.